

Visiter un château quand on a un chagrin d'amour

Mieux vaut s'abstenir de certaines activités quand on a un chagrin d'amour. Sans être impossibles, elles sont parfois incongrues. Visiter un château par exemple. Lits à baldaquin, vie rêvée, vie dorée, princes charmants, princesses dormantes, *le temps où les cœurs s'éprennent*, les châteaux racontent des histoires dont nous ne sommes pas. Nous, on reste au seuil, reclus à jamais derrière les salles de bal, l'œil collé au carreau, rivé à l'absence de toute joie.

De même, certains mois sont à proscrire. Janvier en premier lieu. Un mois sans lumière ni vrai jour, calé au mitan d'un hiver sans fin. Avec l'âge, cependant, l'hiver me plaît davantage. La lumière surtout, le monde entier sombré dans une incertitude de citron pâle. Après tout, quand on a un chagrin d'amour, l'été aussi est une insulte, le bleu du ciel, un scandale brut et dur jeté à la face du délabrement intérieur. La lumineuse, la lancinante injonction du matin au soir des longs beaux jours d'été à être heureux.

Je cumule les difficultés, en pleine rupture amoureuse, j'ai visité le château de Bussy-Rabutin par un jour froid de janvier.

Sur la route de campagne, il se met à tomber une neige légère qui ne tient pas. Collines et bois sont saupoudrés d'une mince couche blanche, du sucre glace on dirait. Le silence des jours de neige fabrique une forme rare de tristesse, sereine, apaisée et l'on assiste impuissant à une dilution lente et progressive du réel. On y consent, pour un peu on en éprouverait de la volupté.

Au détour d'un vallon, le château apparaît. Discret, presque invisible dans une déclivité du paysage, mais en même temps charpenté, massif. Total. La beauté a un point commun avec les animaux sauvages, quand elle surgit, elle est toujours une apparition.

Malgré mon inclination immédiate pour ce château, je n'ai aucune envie de le visiter. Ce n'est pas là que je veux être. Là où mon corps veut être, c'est dans la maison où il a été heureux, une maison qu'il n'aurait jamais dû quitter. Une maison simple, de rien, avec, à l'arrière, un petit jardin de rien. En somme, le contraire d'un château.

Avant la visite du château, celle du pigeonnier. Pour la première fois de ma vie, j'entends le mot *boulin*. La charpente comporte 1500 boulins, m'explique-t-on. J'ignore pourquoi mais ce mot écorche mon être. *Boulin*. Le boulin est un trou dans une charpente, qui sert de nid aux pigeons. Je ne connaissais que le nom propre Boulin de Robert Boulin retrouvé noyé dans les années 80 dans trente centimètres d'eau d'un étang.

On lève la tête et on a le tournis. 1500 boulins, en bois, parfaitement symétriques et bien conservés. Bien que je ne le veuille pas, je suis obligée de subir la définition du mot, son orthographe et ses sonorités qui entrent dans mon être. Sans doute à une autre période de ma vie le mot aurait-il glissé sur moi, mais pas cet hiver, pas ce jour. Aujourd'hui il me blesse, me vrille, me nuit. *Boulin*.

Etrangement le mot *pigeonnier* est inoffensif, bien que je l'associe immédiatement à un souvenir heureux. Lors d'un séjour dans le Lot-et-Garonne, des amis nous avaient hébergés, B. et moi, dans le pigeonnier de leur bastide et n'avaient pas manqué de nous taquiner Vous serez bien ici, les tourtereaux !

Nous franchissons la grande porte d'entrée. Je suis frappée par la petitesse de la clé, pas du tout une clé de conte, non, une petite clé normale. Ce n'est pas le père de Peau d'âne ni Barbe bleue qui possède les clés, c'est l'Etat. 1694 est écrit au dessus de la porte. L'hiver a aussi tiré sa grande nappe d'irréalité sur les bois alentour et les douves où nagent cinq canards indifférents à tout chagrin.

La visite commence par la salle des devises. Le mot devise m'est doux, il finit dans l'ouate blanche, neutre du son z. Ce qu'il me faut. Plus que les bois peints, ce sont d'abord les grandes fenêtres qui m'attirent. Elles donnent sur le jardin à la française frappé lui aussi d'irréalité. Les allées dessinées au cordeau, les troènes taillés en cône s'estompent jusqu'à quasi disparaître dans la poudre pâle de la lumière et de la fine pellicule de neige. Janvier absorbe tout, jusqu'à l'esprit français. On m'apprend que Bussy, - appelons-le ainsi dorénavant- a été chassé de la Cour par Louis XIV après parution de son *Histoire amoureuse des Gaules*. Banni et blessé, il a vécu la réclusion dans son château de Bourgogne comme un châtiment. Par nostalgie, il a fait peindre les lieux qu'il ne fréquenterait plus désormais. La litanie des paradis perdus me plaît. Versailles, c'est fini, Champs-sur-Marne, adieu, Vaux- le- vicomte, idem, Saint-Germain-en-Laye, itou... Un détail de la vie de Bussy m'attache plus encore à lui : quand Louis XIV l'a finalement rappelé à la Cour après douze ans d'exil, le cœur n'y était plus. Tout ce que Bussy avait ardemment désiré revoir, le jour où il l'a enfin revu, ça ne lui disait plus rien. Il a préféré s'en retourner sur des terres pourtant punitives à l'origine.

Je m'arrête devant le bois peint qui représente le château de Versailles. La première fois que j'avais rencontré B., il n'avait pas osé me dire qu'il était originaire de cette ville, de peur que je le catalogue dans la grande bourgeoisie catholique. Il avait raison, je n'aurais pas manqué de le faire. Il avait préféré rester vague. Je suis né dans la banlieue ouest, avait-il dit. Bien sûr j'avais aussitôt pensé à Versailles.

J'ai un point commun avec Bussy. Nous avons tous les deux été plaqués. Au moment où le roi l'a exilé, sa maîtresse, la marquise de Montglat -la Montglat comme je l'appelle immédiatement- l'a elle aussi éconduit. Dans la salle des devises, deux phrases donnent une idée de la teneur de son chagrin Sa vue me donne la vie et son absence me tue et Je me replie en moi-même. Pour se venger de son abandon, Bussy a fait peindre une sirène qu'il a assortie d'une légende assassine Elle séduit pour perdre.

J'ignore pourquoi mais je déclare un amour immédiat et sans condition à cette petite sirène peinte. Qu'est-ce qu'elle fiche là si loin de toute mer au milieu de ces châteaux impassibles ? Je me penche vers elle. Peut-elle entendre mon chagrin ? Au moins la détourne-t-il de tout ce qu'elle doit endurer à longueur de journée de la part de nuées de visiteurs, gosses braillant Maman maman, t'as vu ? Y a la petite sirène, couples s'engueulant C'est toi qui as voulu venir ici, pas moi !, pédants de tout acabit : Aucune valeur artistique, mais forte valeur sentimentale, ces bois peints... Au fait, te souvient-il en quelle année on a fait Villandry tous les deux ?

Ils auraient pu l'accrocher face à la fenêtre opposée, pour qu'au moins elle voie un peu d'eau, ne serait-ce que celle des douves. La petite sirène sait-elle qu'à l'étage d'autres femmes sont peintes sur des tableaux ? Des comtesses, des marquises et même des reines. Des femmes avec des jambes. Que penses-tu des femmes qui ont des jambes, petite sirène ? lui murmuré-je à l'oreille. Sais-tu que ces femmes souffrent elles aussi ? Elle le sait.

Au premier étage, dans la chambre de Bussy, m'attend une épreuve, le lit à baldaquin. Nous ne dormirons plus ensemble. Jamais plus. Je n'aurais pas cru que dormir avec quelqu'un qu'on aime pût donner autant de plaisir. La tiédeur des corps et des draps, les mouvements hasardeux de la nuit, et au matin le réveil ébloui au monde.

Comme dans nombre de monuments nationaux, des artistes contemporains ont installé leurs œuvres au château de Bussy Rabutin. Le sculpteur Benjamin Bichard y a placé un fauteuil nommé confident. L'œuvre s'appelle *Conversation*, elle est faite dans un matériau inédit, des copeaux de crayons taillés. Mon instinct me pousse à m'y asseoir,

raconter tout ce qui m'est arrivé, me confier sur toute la ligne, m'épancher. Me vider. Me lâcher. Ca t'aurait de la gueule.

Je ne le fais pas, je reste debout, ne dis rien.

La visite s'achève par la galerie des rois. Douze Sylphides y sont peintes en bleu. Le bleu était ta couleur préférée.